

AMY HARMON

LE SECOND FILS

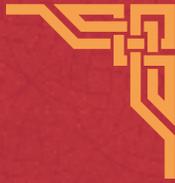


CHARLESTON



# AMY HARMON

## LE SECOND FILS



Une terrible malédiction affaiblit depuis douze ans l'île de Saylok, où plus aucune fille ne naît. Alors quand Ghisla, une orpheline du royaume du Nord, échoue sur ces terres maudites, elle devient l'objet de suspicions autant que de convoitises. Si un lien magique semble la lier à Hod, le jeune homme aveugle qui l'a recueillie, elle comprend vite qu'il ne pourra pas la protéger indéfiniment. Elle doit se résoudre à rejoindre la Colline du Temple, où sont rassemblées les filles de Saylok.

Mais à peine arrivée au temple, Ghisla découvre les dangereux jeux de pouvoir auxquels se livrent les gardiens, les chefs de clan et le roi. Malgré la distance qui les sépare, Hod est la seule personne à qui elle peut faire confiance. Hélas, ni Ghisla ni Hod ne peuvent imaginer les sacrifices qui les attendent pour sauver le royaume et leurs vies...



« *Amy Harmon est une conteuse magique, aussi douée que les Nornes de la mythologie nordique.* »

Victor Dixen,  
auteur de la saga best-seller *Vampyria*

Amy Harmon est l'auteur de plusieurs romans qui ont conquis plus d'un million et demi de lecteurs et qui figurent au palmarès des meilleures ventes du *USA Today*, du *New York Times* et du *Wall Street Journal*. Parmi ceux-ci, *Nos faces cachées*, qui a bouleversé de nombreux lecteurs de tous âges, et *Ce que murmure le vent*. *Le Second Fils* est le second tome de sa série de fantasy en deux volumes, *Les Chroniques de Saylok*.



CHARLESTON

26,90 € Prix TTC France

ISBN : 978-2-38529-298-0



9 782385 292980

Traduit de l'anglais  
par Fabien Le Roy



LE SECOND  
FILS

**De la même autrice, aux éditions Charleston :**

*Ce que murmure le vent*, 2021

*Un tourbillon de sable et de cendre*, 2022

*La Fille qui prenait les armes*, 2023

*La Première-née*, 2024

Titre original : *The Second Blind Son*

Copyright © Amy Harmon, 2021

Tous droits réservés.

*This edition is made possible under a license arrangement originating with Amazon Publishing, [www.apub.com](http://www.apub.com).*

Traduit de l'anglais par Fabien Le Roy

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2025

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

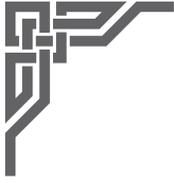
Maquette : Patrick Leleux PAO

Illustration de la couverture, des gardes et du jaspage : © Pauline Ortlieb

ISBN : 978-2-38529-298-0

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston) et sur TikTok (@editionscharleston) !

**Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !** Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.



AMY HARMON



# LE SECOND FILS



Les Chroniques de Saylok ~ Livre 2



*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Fabien Le Roy*

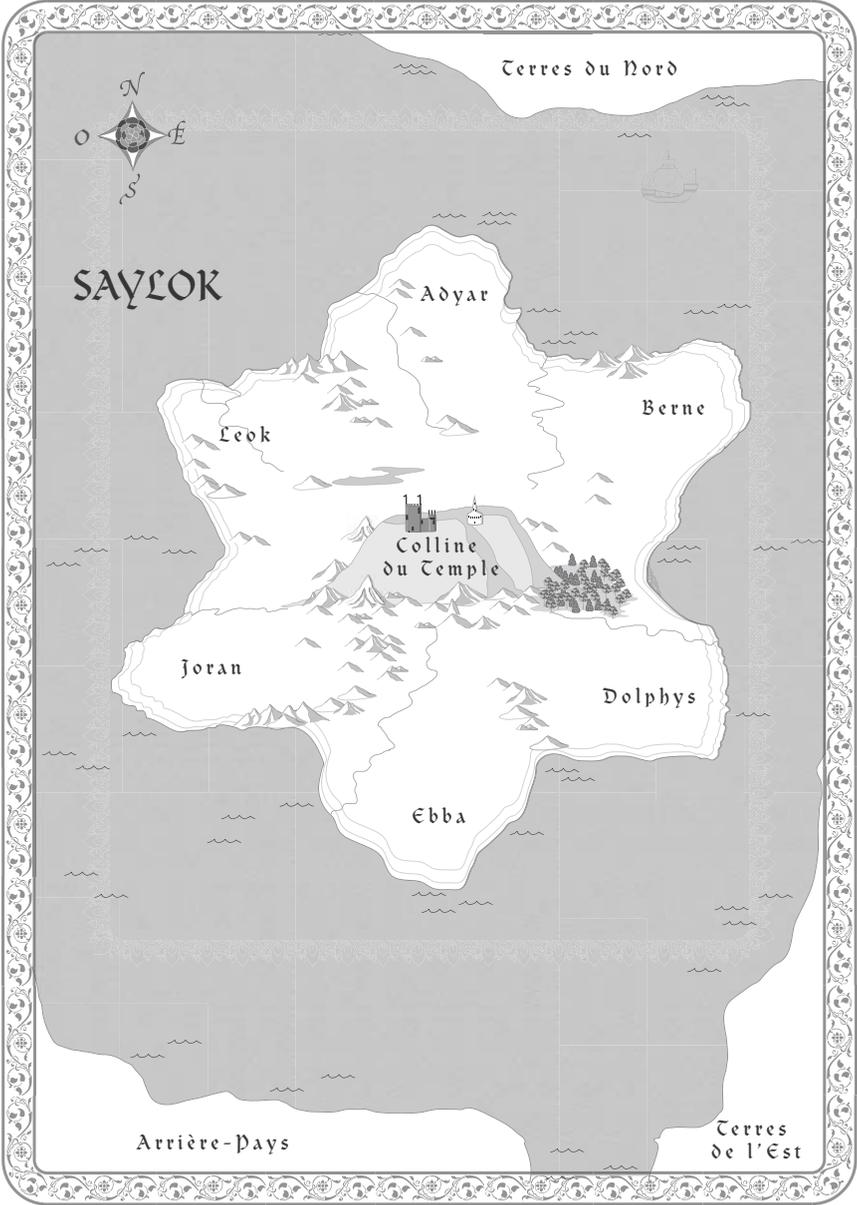


  
CHARLESTON



*Car, lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort.*

**II Corinthiens, 12-10**





## PROLOGUE

**A**SAYLOK, le Tournoi du Roi se déroulait chaque année entre la fin des moissons et l'arrivée des frimas. Les chefs de clan et leurs guerriers se réunissaient sur la Colline du Temple pour s'y affronter au cours de diverses épreuves destinées à mesurer leur force et leur habileté, et ainsi déterminer le plus valeureux des clans. Les vainqueurs du tournoi entraient alors dans la légende et, deux semaines durant, les terres du palais et la Colline du Temple devenaient un joyeux carnaval. De larges oriflammes battaient au vent – vert, or, rouge, orange, bleu et marron pour les six clans, et pourpre pour les gardiens du temple.

Les drapeaux accueillaient les citoyens qui effectuaient le pèlerinage annuel pour venir participer aux festivités, mais la femme qui gravissait péniblement la colline avec son fils dans les bras n'était là ni pour assister au tournoi ni pour vendre de quelconques marchandises. Elle venait pour la bénédiction du Très-Haut Gardien. Elle venait pour un miracle.

Le temps du tournoi, les portes du temple restaient ouvertes et tout le monde y était le bienvenu. Les gardiens se rendaient disponibles pour distribuer bénédictions et conseils, pour prier et pardonner. À Saylok, le roi dictait les lois et les chefs les faisaient appliquer, mais les gardiens, eux, pouvaient offrir leur miséricorde. Celles et ceux qui obtenaient une audience se voyaient accorder une « nouvelle vie » et absoudre de leurs péchés et de leurs crimes. D'autres étaient guéris ou simplement réconfortés.

L'absolution qu'ils dispensaient était d'ordinaire spirituelle, l'amnistie d'un crime demeurant très rare. On ne plaisantait pas avec la justice au sein des clans, et seul un nombre infime de condamnés vivaient suffisamment longtemps pour pouvoir demander le droit d'asile ou une audience au temple. Cela dit, à l'occasion du Tournoi du Roi, il y avait toujours au moins un criminel notoire qui obtenait d'être gracié.

La femme n'était pas une criminelle en fuite ; elle ne venait pas non plus chercher l'absolution de ses péchés, bien que ceux-ci soient légion. Elle ne demanderait même pas à être guérie, bien qu'elle sache sa mort proche. Sa maladie l'avait poussée au désespoir. Au courage. Et, le souffle court, elle gravissait la colline avec une seule idée en tête.

La foule était dense et la queue aux portes du temple était longue. Elle attendit tout l'après-midi que vienne son tour, buvant l'eau de sa gourde et tâchant de divertir le jeune garçon. Il était de nature joyeuse et jouait pour l'heure tranquillement à ses pieds, dessinant dans la poussière de la cour et quémandant quelques morceaux de pain de temps à autre. Mais leur périple de plusieurs jours n'avait pas épargné la mère : elle n'y voyait plus très clair et se sentait gagnée par le découragement.

Elle ne pourrait pas attendre éternellement, même pas quelques heures de plus.

Au crépuscule, les cloches se mirent à sonner et les gardes qui encadraient les larges portes commencèrent à repousser la foule qui s'y massait encore afin de fermer le temple.

— Revenez demain, insistèrent-ils en écartant une femme qui les suppliait.

Il y avait beaucoup de mères désespérées dans la file d'attente.

Elle ramassa sa sacoche et prit son fils par la main, cherchant des yeux un abri pour la nuit. Les marches qui menaient au temple étaient déjà occupées par des gens tout aussi indigents qu'elle. Ils seraient en première ligne le lendemain matin lorsque le temple rouvrirait ses portes. Elle longea les marches d'un pas chancelant, sans voir où elle mettait les pieds, se raccrochant à la petite main chaude dans la sienne. Elle finit par distinguer une petite porte le long de l'enceinte du temple, qui n'était pas gardée. Elle tenta de l'ouvrir, mais elle était verrouillée. Il y avait des animaux de l'autre côté du mur, elle les entendait. Les sentait. Elle ne demandait guère qu'un peu de paille et un puits où remplir son outre. Elle insista en secouant la poignée, espérant faire venir quelqu'un. En vain.

Elle se laissa glisser le long du mur, tentant de rassembler ses forces. Le soleil avait disparu derrière le temple et la pierre était fraîche contre sa joue. Elle installa son fils sur ses genoux et ferma les yeux. Elle attendrait que quelqu'un cherche à passer cette porte et l'implorerait de les laisser dormir avec les bêtes. Elle l'avait déjà fait. À de nombreuses reprises.

Elle avait dû s'assoupir, ne serait-ce que quelques instants.

Une main se posa sur sa tête. Pensant qu'il s'agissait de son fils, elle le rassura d'une voix lasse :

— Je suis juste fatiguée, Baldur. Je me repose. Ne t'éloigne pas.

— Avez-vous besoin d'aide, femme ?

C'était une voix grave et douce, et elle tressaillit en ouvrant les yeux, découvrant un homme debout devant elle. Il avait les cheveux tondus à ras du crâne et arborait la tunique pourpre qui distinguait les gardiens des membres des clans. Mais ce fut le bébé qu'il portait en écharpe qui la convainquit qu'elle rêvait.

Ladite écharpe était taillée dans la même étoffe pourpre que la tunique, si bien qu'on aurait dit que la tête minuscule du nourrisson flottait au niveau du cœur de l'homme.

Jamais elle n'avait vu une telle chose. Un homme transportant un enfant de cette manière était déjà un spectacle étrange en soi, alors que dire d'un *gardien* !

Elle referma les paupières avant de les rouvrir, mais le gardien se dressait toujours devant elle, une main tendue, le nourrisson endormi dans son écharpe pourpre.

— Je suis venue voir le Très-Haut, bredouilla-t-elle en se frottant les yeux. Et je ne peux pas patienter jusqu'à demain matin.

— Je ne suis pas maître Ivo. Je ne suis que le gardien Dagmar, mais je vais faire ce qui est en mon pouvoir.

Il lui attrapa le poignet pour l'aider à se relever. Sentant sa mère bouger, Baldur se leva à son tour et lui tapota la jambe pour réclamer sa main.

— C'est votre fils ? s'enquit le gardien Dagmar.

Le garçon était beau et vigoureux, avec de longues boucles noires et de petits bras potelés, mais ses yeux étaient deux flaques d'un vert laiteux, vides et froids.

Les gens qui le croisaient avaient tendance à détourner le regard avec horreur.

— Oui. Il est aveugle, expliqua-t-elle. Certains disent qu'il est marqué. Ses yeux font peur aux gens. Mais il n'a rien de maléfique, gardien. C'est un gentil garçon, et il a l'esprit vif.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Baldur.

— Baldur le Bien-Aimé, fils d'Odin, dit Dagmar.

— Baldur le Bien-Aimé. Baldur le Brave. Baldur le Bon. Baldur le Sage. Il est toutes ces choses-là, déclara-t-elle avec fierté.

Le gardien baissa les yeux sur le garçonnet sans trahir aucune peur, puis il lui caressa la tête. Sa gentillesse mit les larmes aux yeux de sa mère, ravivant son espoir.

— Je suis de Berne, gardien. Et j'ai besoin que le Très-Haut m'accorde audience, implora-t-elle.

— Êtes-vous malade ?

— Oui.

La femme savait qu'elle avait les yeux luisants et les joues rouges de fièvre. Elle avait beau se retenir, une quinte de toux rauque lui échappa, la secouant de la tête aux pieds.

— Oui, je suis malade depuis quelque temps déjà, et mon état ne va pas en s'améliorant. J'ai besoin d'une bénédiction. Non pas pour moi, mais pour mon fils.

\*

Maître Ivo, Très-Haut Gardien de Saylok, était irrité.

Les portes du temple étaient ouvertes à tous les citoyens pendant le Tournoi du Roi, mais les gardes venaient de les refermer et la journée s'achevait. Il redevenait un vieil homme qui avait besoin de repos.

Et voilà que cette femme et son fils avaient trouvé le moyen d'entrer dans le sanctuaire, où seuls les gardiens et les rois – et à l'occasion les chefs de clan – avaient le droit de pénétrer. Quelqu'un avait dû la laisser entrer.

— Vous devez partir sur-le-champ, siffla-t-il à son intention.

— Je ne vous demande qu'un bref instant, Maître, insista-t-elle sans se démonter et en continuant d'avancer vers lui.

Son siège en haut de l'estrade tenait davantage du trône que de la chaise, avec des piques en fer forgé qui irradiaient de son haut dossier tels les rayons du soleil ou ceux d'une roue. Ivo savait qu'il n'avait pas l'air confortable, et cela le réjouissait intérieurement qu'en fait il le soit. Situé en surplomb de l'autel, ce perchoir était le lieu où il réfléchissait le mieux... et, accessoirement, là où il dormait le mieux.

La femme s'arrêta à quelques mètres du pied de l'estrade, à côté de l'autel, les mains jointes comme celles d'une mendicante.

— Je voudrais obtenir votre bénédiction, Très-Haut Gardien... et après je m'en irai.

Elle avait ce courage des désespérés, pleinement lisible dans son regard enfiévré et sur ses lèvres suppliantes. Ses haillons miséreux maculés de la poussière d'une longue route pendaient sur sa silhouette frêle ; l'enfant à son côté, en revanche, avait l'air sain et relativement propre.

Mais quelque chose clochait dans les yeux du garçon.

La requête de la femme devint soudain évidente et Ivo maudit celui ou celle qui l'avait prise en pitié. Le Très-Haut Gardien n'était pas le seul habilité à accorder grâces et pardon. Chacun des frères du temple passait la quinzaine du tournoi à soigner les malades en invoquant les runes. Pourtant c'était à *lui* qu'on avait mené cette femme, l'introduisant dans *son* sanctuaire, afin que

ce soit *lui* qui l'informe que certains maux demeurent imperméables au pouvoir des runes. *Bande de lâches*. Il les punirait, tous autant qu'ils étaient.

— A-t-il vu un jour ? grommela Ivo en désignant le garçon d'un geste impatient.

— Non, Maître. Ses yeux étaient ainsi dès sa naissance.

— Il n'a pas été malade ?

— Non.

— Dans ce cas, je ne peux pas le guérir. Je ne peux pas restaurer ce qui n'a jamais été.

Les épaules de la femme s'affaîsèrent et il craignit un instant qu'elle ne s'effondre.

Il maudit les Nornes qui prenaient un malin plaisir à le tourmenter.

— Je vais vous offrir à tous les deux une bénédiction de force. Ensuite, vous partirez, concéda-t-il.

Il dessina une rune à contrecœur dans les airs, marmonnant une bénédiction sur la moelle, le sang et les tendons. Il n'avait guère mieux à leur donner au vu des circonstances. Le garçonnet lâcha la main de sa mère et pencha la tête de côté. Puis il répéta la bénédiction, mot pour mot, d'une douce voix fluette. L'agacement d'Ivo fondit comme neige au soleil en l'entendant, mais la femme ne paraissait en rien réconfortée. Des larmes luisaient sur ses joues.

— J'ai peur que la force ne suffise pas, Maître, murmura-t-elle.

— Et pourquoi pas ? grommela Ivo – la femme n'avait pas à savoir qu'il venait de changer d'avis à leur égard.

— C'est un bon garçon, Maître. Mais sa cécité est un fardeau que personne ne voudra porter. Et je ne suis plus en mesure de m'occuper de lui.

— Où est son père ? Et qu'en est-il de votre clan ?

— Je viens de Berne, mon père est mort, et j'ai connu beaucoup d'hommes, Maître.

Aucun remords ne transparaisait dans son ton et Ivo ne doutait pas qu'elle lui disait la vérité. Il sentait néanmoins qu'elle taisait certaines choses. Comme la plupart des femmes sur ces sujets. Et à plus forte raison lorsqu'elles s'adressaient à un vieux gardien, qui – pensaient-elles – n'entendait rien à ces affaires.

— Menez-le au chef Banruud. C'est la responsabilité du chef de veiller sur les enfants – tous les enfants – de son clan.

Elle resta silencieuse un instant, cherchant à répliquer, puis finit par baisser la tête, soudain abattue.

Ivo soupira et leva les bras en l'air.

— Je ne peux pas guérir ses yeux... mais je peux vous guérir *vous*, afin que vous puissiez vous occuper de lui.

Soulagée, la femme acquiesça et il lui fit signe d'approcher. Ses mains tremblaient de fatigue et sa peau était brûlante de fièvre. Il faudrait qu'Ivo dessine de nouvelles runes aux quatre coins du temple pour en bannir les maladies, mais il en allait toujours ainsi lors du Tournoi du Roi.

Usant de son propre sang, Ivo traça trois runes sur le front de la femme : une première pour le souffle, une deuxième pour la force, et une troisième pour expulser la maladie de sa poitrine. Ce serait aux Nornes de décider si elles accéderaient ou non à sa requête – il n'avait aucun pouvoir sur la vie et la mort –, mais déjà il vit ses yeux s'éclaircir et sa respiration se faire moins sifflante.

Il patienta, le temps que les runes pénètrent la peau, puis essuya le résidu. Il ne laissait jamais de traces visibles.

— Vous pouvez y aller à présent. Et emmenez le garçon avec vous.

Elle se recula en s'inclinant pour marquer sa reconnaissance, mais les runes avaient fait davantage que restaurer son corps. Elles avaient ravivé son espoir, et la femme formula une nouvelle requête.

— On dit qu'il y a un enfant, un nourrisson, qui vit au temple parmi les gardiens. C'est ce que je veux pour mon fils, dit-elle, les mots se bousculant dans sa bouche.

— On dit, hein ? répéta-t-il avec dérision.

*Les on-dit auraient voyagé jusqu'à Berne ?* Il en doutait. En revanche, il savait à présent quel gardien avait permis à la femme de s'introduire dans le sanctuaire. Frère Dagmar était un caillou permanent dans sa chaussure. Son épine proverbiale dans le pied. Son poil à gratter. Et il l'avait été dès l'instant où il avait débarqué sur la colline, jeune homme dégingandé menaçant de se jeter du haut des falaises de Shinway si le Très-Haut Gardien lui refusait de devenir suppliant au temple.

Le pire dans tout cela, c'était que Dagmar finissait toujours par avoir gain de cause, d'une manière ou d'une autre. Quelques mois auparavant, il était arrivé au sanctuaire avec un nouveau-né dans les bras, Bayr, le fils de sa sœur morte en couches, et Ivo avait cédé une fois de plus. Même si une telle chose n'avait aucun précédent. Même si une telle chose n'aurait jamais dû se produire. Et voilà que cette femme était devant lui à demander la même chose. Ivo avait prévenu Dagmar : dès qu'une exception était consentie, la règle cessait d'exister.

— Vous pourriez faire de lui un gardien. Il est très intelligent, plaida-t-elle.

— Un gardien, répéta son fils.

Il était debout sous l'autel, ses petits bras tendus au maximum pour pouvoir déchiffrer du bout des doigts les reliefs de bois sculpté. Les runes qui y figuraient étaient entremêlées de manière à ce que seul un œil exercé soit à même de les reconnaître. C'était une manière de protéger les runes, même au sein du sanctuaire. Même sur le dessous de l'autel.

— Des runes, s'émerveilla le garçonnet.

Ivo lâcha un hoquet de surprise.

— Il reconnaît les runes.

— Il ne connaît rien aux runes, nia la femme en secouant la tête. Moi-même, je n’y connais rien, je vous le jure, Très-Haut Gardien.

Seuls les gardiens avaient le droit de connaître les runes. La peur de la femme était justifiée, mais Ivo décida de ne pas l’accabler. Il observait l’enfant. Le garçon semblait fasciné par la texture du bois sculpté sous ses doigts. Au bout d’un moment, il s’accroupit et se mit à tracer une rune dans la poussière : deux demi-cercles dos à dos, l’un ouvert sur la droite, l’autre sur la gauche. Une flèche scindait en deux le premier croissant, son fût transperçant le second par l’arrière. Si la mémoire d’Ivo ne lui faisait pas défaut, il s’agissait de la réplique exacte de la rune gravée au-dessus de la tête de l’enfant.

Ivo fronça les sourcils, puis ouvrit la bouche, abasourdi.

— Il... Il vient de dessiner la rune de Hod. (La femme le regarda, l’air de ne pas comprendre.) Il a dessiné la rune de Hod, le fils aveugle d’Odin, chuchota Ivo.

— Il n’y connaît rien, Maître. Il a toujours agi ainsi : il touche... et après, il dessine. C’est comme ça qu’il apprend.

La femme s’avança pour effacer le symbole tracé dans la poussière.

— N’y touchez pas ! siffla Ivo.

La femme et son fils se figèrent.

Le Très-Haut Gardien ne croyait pas aux coïncidences. Un garçonnet aveugle, qui ne comptait manifestement pas encore quatre étés, venait de dessiner la rune d’un dieu aveugle.

— Amenez-le-moi, déclara-t-il en pointant un ongle crochu sur le garçon.

La femme hésita, soudain craintive, mais elle guida l'enfant jusqu'à ce qu'ils se tiennent tous deux au pied du trône imposant du Très-Haut Gardien. Le petit garçon tendit les mains devant lui, timide, puis les posa sur les genoux de maître Ivo, presque comme s'il comprenait ce qui allait advenir.

Ivo lâcha un nouveau hoquet de surprise. Personne ne posait les mains sur lui. Jamais. La femme parut s'en rendre compte.

— Baldur, le gronda-t-elle doucement en retirant ses mains.

— Il s'appelle Baldur ? manqua s'étrangler Ivo, qui allait de surprise en surprise.

— Ou-oui, Maître, bégaya la femme. Je viens de B-Berne... C'est un prénom courant... à Berne.

— Il n'est pas Baldur... Il est Hod, murmura Ivo.

Mais les deux noms étaient inextricablement liés, et cela vint conforter Ivo dans l'idée que le garçon avait une destinée à part.

— Tournez ses mains que je voie ses paumes, exigea-t-il.

La femme obéit, attrapant les poignets potelés de son fils pour lui faire adopter une posture de suppliant, bras tendus et paumes vers le ciel.

Ivo se pencha sur les mains du garçon.

— Des runes se cachent dans la paume de nos mains, sur chaque phalange et dans chaque ligne, marmonna Ivo dans le but d'apaiser la nervosité de la mère.

Les marques étaient déjà présentes, gravées dans la peau du garçonnet, plus visibles que chez la plupart des enfants de son âge – surtout les runes de l'ouïe et de l'odorat. Ces lignes continueraient de s'affirmer à mesure que le garçon s'en servirait, mais Ivo allait les rendre plus profondes encore. Un don à cet enfant qui ne pouvait que s'en remettre à ses autres sens.

Le Très-Haut Gardien perça l'extrémité de son index d'un ongle effilé, puis, avec le sang récolté, il traça la rune du sommeil sur le front du garçon. L'effet fut immédiat et Baldur ferma les paupières, se relâchant dans les bras de sa mère. Cela faciliterait la suite de l'opération.

— Il va dormir pendant que je lui offre ma bénédiction, expliqua Ivo.

L'enfant devait rester immobile, et il n'aurait pas compris la morsure des runes sur sa peau.

Ivo entailla la peau tendre de la paume droite de l'enfant, y gravant les runes du bout de son ongle acéré. Le sang perla dans les sillons ainsi creusés, arrachant un petit cri étouffé à la femme, mal à l'aise de voir son fils saigner au nom d'un rituel qu'elle ne comprenait pas.

— Il entendra mieux, sentira mieux et développera une bien meilleure intuition que la norme, expliqua Ivo en terminant son œuvre.

Il referma les petits doigts sur la paume ensanglantée.

— À présent, emmenez-le.

La mère souleva son fils endormi dans ses bras, sa force recouvrée.

— Merci, Très-Haut Gardien. Merci, chuchota-t-elle.

Elle récupéra sa sacoche et la passa en bandoulière, puis, son fils dans les bras, elle se dirigea vers les portes du sanctuaire.

Les Nornes hurlaient dans la tête d'Ivo, et il dut leur céder, levant les bras de dépit.

— Femme ? appela-t-il.

Elle se retourna.

— Vous ne pouvez pas rester ici, sur la Colline du Temple... Mais je connais un endroit où... où l'enfant pourrait aller, dit-il.



**PREMIÈRE PARTIE**





## Seule

**G**HISLA NE PERCEVAIT plus les cris des hommes sur le pont ni ceux des femmes et des enfants qu'on avait poussés dans la cale dans l'espoir qu'ils survivent à la tempête. Elle n'entendait plus que le mugissement des cieux et le fracas des vagues, ballottée au gré de la houle furieuse. Elle avait grimpé à l'échelle, ouvert la trappe et sauté par-dessus bord. Personne n'avait essayé de l'arrêter. Le chaos ambiant lui avait fourni la distraction rêvée pour passer à l'acte.

Car Ghisla voulait mourir. Elle voulait mettre un terme à ses souffrances, à sa solitude. En finir avec la peur, une bonne fois pour toutes. Pourtant, lorsqu'un tonnelet vint flotter à sa portée, elle s'y raccrocha puis s'y hissa péniblement, l'enserrant de ses bras et de ses jambes comme une enfant suspendue aux jupons de sa mère.

La mort attendrait un peu, sa résolution avait faibli.

La tempête faisait rage et Ghisla lui renvoyait sa propre rage, chantant les chansons que lui avait enseignées sa

mère, tâchant d'y retrouver sa détermination. Il y avait les chansons des semailles et celles des moissons. Les chansons pour souper et celles pour le sommeil. Il y avait même des chansons à la gloire de la mort, et d'autres pour s'en préserver, mais elle n'en connaissait aucune pour l'accueillir à bras ouverts. Elle entonna donc celle qu'ils chantaient à la fin de chaque journée avant de fermer les paupières pour dormir. Elle venait d'une famille de chanteurs, d'un village de chanteurs au sein d'un pays de chanteurs.

— *Ouvrez les cieux. Ouvrez la terre. Ouvrez le cœur des hommes, refermez les plaies et la douleur. Entendez ma voix et donnez-moi la main, aidez-moi à me relever et à reprendre l'ouvrage*, chanta-t-elle. Père, Mère, Gilly, gémit-elle en s'époumonant dans la brise. Aidez-moi à vous retrouver. Je veux être à vos côtés.

— Ta voix est capable d'ouvrir les cieux, Ghisla, lui avait toujours dit sa mère. Odin lui-même ne saurait te refuser ta requête si tu devais un jour l'invoquer.

Mais Odin ne l'entendait apparemment pas, en dépit de ses appels répétés.

— *Je chanterai pour toi, Père de Tout, je chanterai tous les jours. Si tu me viens en aide et me laisses rejoindre les miens*, chanta-t-elle en frissonnant sur son tonnelet.

Elle ne le lâcherait pas. Elle n'avait aucun désir de vivre, et pourtant... elle n'était pas capable de lâcher. Alors elle continua de chanter, harmonisant ses mélodies au diapason des vagues et du vent, jusqu'à ce que l'épuisement lui ravisse sa voix et sa conscience.

\*

Elle s'éveilla à la lumière, à la chaleur, et à une présence dans l'ombre.

— Suis-je morte ? demanda-t-elle.

Elle s'était endormie trempée et frigorifiée, ballottée sur une mer sans fin, la gorge à vif d'avoir trop chanté dans l'air saturé de sel. Elle avait fermé les paupières et s'était abandonnée aux ténèbres, ne se souciant plus de survivre. Et voilà qu'elle était ici, où que se trouve cet *ici*.

— Non.

La voix était jeune et venait de muer. Elle lui rappela celle de son frère Gilly – il avait eu ce même timbre, à la frontière entre l'homme et l'enfant. Elle tenta de voir à qui elle appartenait, mais ses paupières étaient trop lourdes et la perspective du sommeil trop douce.

Lorsqu'elle se réveilla de nouveau, la chaleur n'était plus la même, la lumière non plus. Le soleil lui chauffait les joues et quelque chose chatouillait son pied nu. Elle donna un coup de pied et se redressa brusquement, soudain effrayée qu'une créature se soit glissée dans ses jupons ou vienne lui grignoter les oreilles. Elle porta le regard sur ce qui l'avait touchée.

La créature en question était un garçon, accroupi à ses pieds, sa silhouette à contre-jour.

— Êtes-vous réveillée ?

Elle acquiesça d'un hochement de tête, rentrant ses pieds dans ses jupes, mais le garçon pencha la tête de côté, à l'écoute, avant de redemander :

— Êtes-vous réveillée ?

— Oui.

Elle avait la langue pâteuse et les lèvres gonflées. Elle s'assit, se sentant soudain désespérément assoiffée. Il semblait en avoir conscience, car il lui tendit une gourde, la secouant un peu au passage.

— Vous avez soif ?

Ghisla hochait de nouveau la tête, mais il se contenta de patienter, comme s'il s'attendait à ce qu'elle lui

prenne la gourde des mains. Elle s'en saisit donc avant de remettre de la distance entre eux. Puis elle but longuement jusqu'à ce qu'il ne reste plus une goutte d'eau. Elle s'essuya la bouche d'un revers de manche, regrettant qu'il n'y en ait pas davantage. Pour boire, mais aussi pour rincer le sel qui lui piquait les yeux et la peau.

— Je suis désolée. Je n'avais pas l'intention de tout boire.

Elle essaya de lui rendre la gourde, mais il ne la prit pas. Il attendit qu'elle lui touche la main avec pour finalement l'accepter. Il se leva alors, toujours à contre-jour, et elle dut mettre la main en visière pour pouvoir mieux l'examiner. L'éclat du soleil ne lui facilitait pas la tâche.

Il était grand et mince, avec des épaules larges mais osseuses, sur lesquelles pendait une tunique brunâtre. Ses cheveux sombres étaient coupés au ras de son crâne, comme un mouton fraîchement tondu, et il détournait le regard, les yeux perdus dans le lointain. La luminosité ambiante ne lui permettait pas de distinguer leur couleur ni leur expression.

— Je peux aller vous en chercher plus... mais il va nous falloir faire un petit bout de chemin. Vous pouvez marcher ? demanda-t-il.

Ses deux mains enserraient un long bâton qui pointait vers le ciel. Il attendait qu'elle se lève.

Elle évalua alors sa condition physique. Elle était courbaturée et ses vêtements étaient raidis par le sel, mais elle n'était plus mouillée et ne se sentait pas blessée. Elle se mit sur ses pieds et secoua ses fins jupons. Elle brossa ensuite d'une main le sable collé à ses manches, puis se frotta les joues. Debout, elle atteignait à peine les épaules du garçon. Celui-ci tendit la main devant lui,

paume vers le bas, et la posa sur le sommet de son crâne, comme s'il cherchait à mesurer sa taille.

Elle eut un mouvement de recul et la main du garçon retomba. Il regardait toujours dans le vague. À présent qu'elle s'était levée, le corps du garçon bloquait le soleil et elle distinguait mieux ses traits. Il avait les yeux couleur de mousse, celle qui s'accroche aux rochers, mais ils étaient voilés d'une pellicule laiteuse et dépourvus d'iris... ou, s'il en avait, ils étaient masqués par le voile blanc. Elle recula d'un pas, saisie par l'envie de fuir, mais elle n'avait nulle part où aller. La mer s'étalait à perte de vue devant elle. Une muraille de falaises escarpées se dressait derrière. À droite comme à gauche, du sable jusqu'à l'horizon. Il n'y avait que cette plage et ce garçon. Et elle.

— Je vous ai entendue... vous chantiez dans le noir. La nuit dernière. J'ai d'abord cru que vous étiez une nixe. Mais les nixes ne sont pas si petites, dit-il doucement. J'ai été surpris par votre taille.

— Une nixe ? demanda-t-elle.

— Une femme à queue de poisson qui chante pour attirer les marins au large et les forcer à la rejoindre dans les abysses.

— Je n'ai pas de queue de poisson.

— Non, en effet, dit-il dans un sourire qui dévoila des dents blanches et bien rangées – ses yeux ne sourirent pas en revanche. Je vous ai chatouillé les pieds, vous vous souvenez ?

— Je ne suis pas une femme non plus.

— Mais... Vous êtes tout de même... une fille, non ?

— Oui. Vous ne voyez pas la différence ? demanda-t-elle, les sourcils froncés.